

Nous avons aimé...
Nous vous proposons...

quelques textes pour découvrir Jacques Roubaud

né en 1932, mathématicien, poète

Cette photographie, ta dernière

Cette photographie, ta dernière, je l'ai laissée sur le mur,
où tu l'avais mise, entre les deux fenêtres,

Et le soir, recevant la lumière, je m'assieds, sur cette
chaise, toujours la même, la regarder, où tu l'as posée,
entre les deux fenêtres,

Et ce que l'on voit, là, recevant la lumière, qui décline,
dans le golfe des toits, à gauche de l'église, ce qu'on
voit, les soirs, assis sur cette chaise, est, précisément,

Ce que montre l'image laissée sur le mur, sur le papier
brun sombre du mur, entre les deux fenêtres, la lumière,

Avance, en deux langues obliques, coule, dans l'image,
vers le point exact où le regard qui l'a conçue, le tien,
a conçu, de verser indéfiniment de la lumière vers qui,
moi, la regarde,

Posée, au coeur, de ce qu'elle montre,
parce qu'en ce coeur, le coeur de ce qu'elle montre, que
je vois, il y a aussi, encore l'image elle-même, contenue
en lui, et la lumière, entre, depuis toujours, depuis le
golfe de toits à gauche de l'église, mais surtout il y a,
ce qui maintenant manque

Toi, parce que tes yeux dans l'image, qui me regardent,
en ce point, cette chaise, où je me place, pour te voir, tes
yeux,

Voient déjà, le moment, où tu serais absente, le pré-
voient, et c'est pourquoi, je n'ai pas pu bouger de ce lieu-
là.

ce morceau de ciel
désormais
t'est dévolu
où la face aveugle
de l'église
s'incurve
compliquée
d'un marronnier,
le soleil, là
hésite
laisse
du rouge
encore,
avant que la terre
émette
tant d'absence
que tes yeux
s'approchent
de rien.

En moi

Ta mort ne cesse pas de s'accomplir de s'achever
Pas simplement ta mort. morte tu l'es. il
n'y a pas à en dire. et quoi ? inutile.

Inutile l'irréel du passé temps inqualifiable.

Mais ta mort en moi progresse lente incompré-
hensiblement.

Je me réveille toujours dans ta voix ta main ton
odeur.

Je dis toujours ton nom ton nom en moi comme
si tu étais.

Comme si la mort n'avait gelé que le bout de tes doigts
n'avait jeté qu'une couche de silence sur nous s'était
arrêtée sur une porte.

Moi derrière incrédule.

.../...

Ces textes sont extraits de
«Quelque chose noir»
de Jacques Roubaud
Coll. Poésie, Édit. Gallimard, 2001
(première édition en 1986)

quelques textes
de
Jacques ROUBAUD

Soir après soir
Le vecteur de lumière traverse
La même vitre
S'éloigne
Et la nuit
L'emporte
Où tu te ranges
Invisible
Dans l'épaisseur

Aphasie

Jakobson dit que l'aphasie mange la langue à l'envers de son acquisition. Les articulations les plus récentes partent les premières.

Une bouche qui se défait commence par les lèvres.

J'ai pensé la même chose du vers. les règles du vers disparaissent une à une dans sa destruction, selon un ordre, aussi, aphasique. comme si les poètes défaisaient leur bâtiment étage par étage. sans le faire exploser d'un coup.

Devant ta mort je suis resté entièrement silencieux.

Je n'ai pas pu parler pendant presque trente mois.

Je ne pouvais plus parler selon ma manière de dire qui est la poésie.

J'avais commencé à parler, en poésie, vingt-deux ans avant.

C'était après une autre mort.

Avant cette autre mort je ne savais comment dire. j'étais comme silencieux. Ainsi, pris entre deux 'bords' de mort.

Univers

«Elle est vivante», j'imagine que cette proposition, fausse dans mon univers, est vraie dans cet autre, l'univers (fictif) de sa vérité.

Pour cela il faut qu'il n'y ait pas qu'un univers, car s'il n'y avait qu'un univers, il n'y aurait pas de proposition fausse, puisque toute proposition étant soit vraie soit fausse, et toute proposition vraie dans l'univers de sa vérité, si un univers était le seul univers, elle ne saurait être fausse. mais y aurait-il alors la moindre proposition vraie ?

Y aurait-il seulement des propositions ?

Or j'ai besoin (en ce moment dont je parle) d'au moins une proposition, «elle est vivante», qui servira à ma rumination. Je suis couché sur mon lit, volets fermés (dehors c'est le matin, le soleil), je regarde des images, où elle est, autoportraits nus, images spécialement vivantes d'une nudité spécialement proche, composées pour mes yeux, en des temps de légèreté, de faims.

L'univers reste insensible à l'offre de ma proposition.

Dans l'univers de cette parole, n'existe pas «elle serait vivante», et pas plus «il arriverait qu'elle serait vivante». seule l'affirmation sans excuse peut me restituer un instant, comme une résine, le parfum de la nudité.

La proposition «tu es morte», elle, n'a besoin d'aucun univers de discours.

Elle ne restitue aucun sens : ni la vue, ni les autres.

Ce matin, il n'est pas pensable de sortir dans le soleil.

1983 : janvier. 1985 : juin

Le registre rythmique de la parole me fait horreur.

Je ne parviens pas à ouvrir un seul livre contenant de la poésie.

Les heures du soir doivent être annihilées.

Quand je me réveille il fait noir : toujours.

Dans les centaines de matins noirs je me suis réfugié.

Je lis de la prose inoffensive.

Les pièces sont restées en l'état : les chaises, les murs, les volets, les vêtements, les portes.

Je ferme les portes comme si le silence.

La lumière me dépasse par les oreilles.

